Publicité

Réservé aux abonnés

« Un deuil silencieux, sans mots ni rituels » : l'échec de la PMA, une souffrance invisible pour des milliers de couples

Par **Ségolène Barbé**

Publié le 10/08/2026 à 12h20

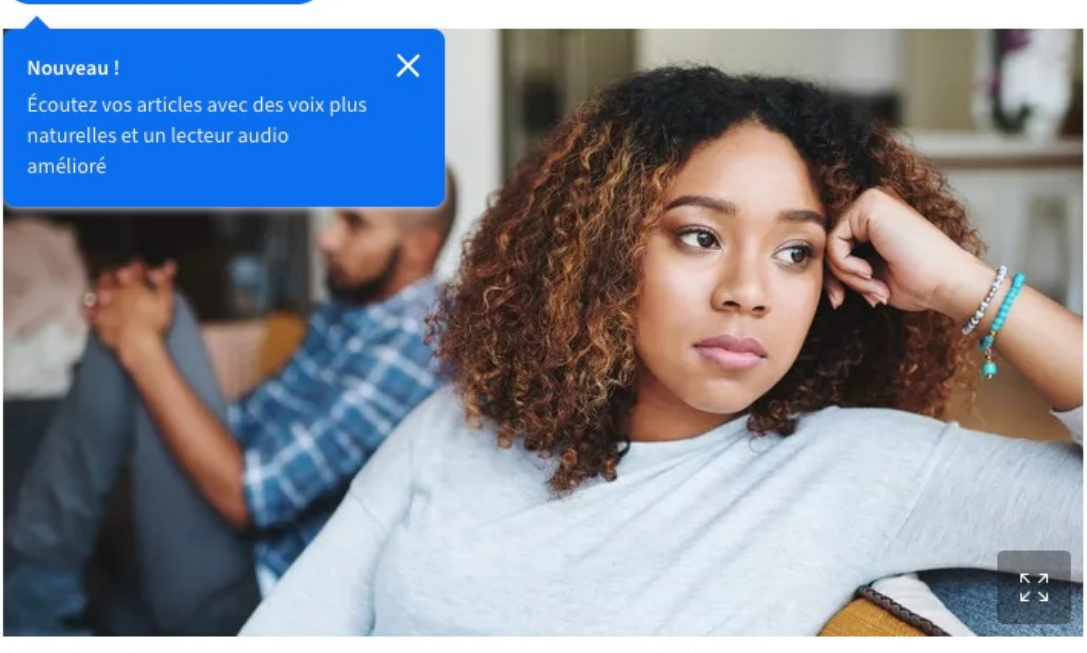
Ajouter Le Figaro Santé à vos sources préférées

Assistance médicale à la procréation (AMP)

Offrir · Sauvegarder · Copier le lien

Écouter l'article • 5 min 34 s

Nouveau !
Écoutez vos articles avec des voix plus naturelles et un lecteur audio amélioré



En France, seules 16,9 % des tentatives de PMA aboutissent à la naissance d'un enfant. *Delmaine Donson/peopleimages.com - stock.adobe.com*

PSYCHOLOGIE - La majorité des démarches de procréation médicalement assistée n'aboutissent pas à la naissance d'un enfant et de nombreux couples se retrouvent seuls pour gérer cet échec, après des années de sacrifices.

Qu'advient-il de ces couples qui, chaque année, se lancent dans un parcours de PMA (procréation médicalement assistée), mais en ressortent sans le bébé tant espéré ? Comment vit-on l'irréversibilité de l'infertilité lorsque l'on décide d'arrêter tous les traitements ? L'anthropologue et chargée de recherche au CNRS Noémie Merleau-Ponty* a choisi de s'intéresser à cet angle mort de la recherche avec le projet « Parcours médical et infertilité : accompagner la fin du parcours procréatif », initié en 2024. *« En France, seules 16,9 % des tentatives de PMA aboutissent à la naissance d'un enfant, selon l'Agence de la biomédecine, et pourtant aucune étude n'existe pour l'instant sur les répercussions psychologiques des échecs de PMA, qui représentent de loin la situation la plus fréquente,* s'étonne-t-elle. *On parle beaucoup aujourd'hui des mouvements "childfree" (les "sans enfants" par choix) mais jamais de l'absence de parentalité involontaire à la suite de parcours très éprouvants, où l'on a justement été très volontaire pendant de nombreuses années avant de renoncer ».*

Santé - Newsletter
Tous les lundis
Retrouvez les meilleurs articles du Figaro Santé ainsi que les dernières actualités.
S'INSCRIRE

Avec ce projet, l'anthropologue espère provoquer une prise de conscience sur une expérience jusque-là invisible, en plus de faire progresser les connaissances. Elle a réalisé une vingtaine d'entretiens (encore en cours d'analyse) auprès de femmes – et d'un couple – pour qui la PMA n'a pas fonctionné, qui ont par la suite renoncé à l'adoption et donc à tout projet parental. Les 28 et 29 mai derniers, une conférence internationale a également été organisée à l'Ined, à Paris, pour croiser le regard des différents acteurs en sciences sociales (sociologues, démographes, psychologues, historiens, médecins…) autour des expériences de PMA et de ce deuil encore mal compris et totalement invisibilisé socialement. *« Contrairement aux fausses couches tardives ou aux interruptions médicales de grossesse (IMG), pour lesquelles il y a tout de même la possibilité d'inhumer le fœtus, il s'agit d'un deuil silencieux, sans mots ni rituels,* poursuit Noémie Merleau-Ponty. *Au niveau médical, c'est la coupure immédiate : lorsque le dernier test de grossesse arrive négatif, la clinique ne donne plus de nouvelles. Alors que, pendant des années, la vie a été rythmée par des rendez-vous et des examens incessants, un gouffre de silence s'ouvre tout d'un coup pour les patients ainsi qu'une solitude immense face à un événement vécu comme une tragédie. »*

À lire aussi | *«Ne pas avoir cet enfant, c'est un double deuil» : après le décès de son mari, une Française se bat devant la CEDH pour réaliser une PMA post-mortem*

Inclus dans votre abonnement
LE FIGARO
Libre d'accéder à toute l'actualité
Partagez votre abonnement avec **4 personnes** de votre choix
JE PARTAGE MON ABONNEMENT

Retrouver sa joie de vivre

À l'arrêt des protocoles de soins, beaucoup de femmes gardent des séquelles : prise de poids, difficulté à retrouver une sexualité ou à consulter un gynécologue, sentiment d'inutilité, pensées suicidaires… *« J'ai fait une dépression car je n'arrivais pas à dépasser ce sentiment d'échec, cette souffrance d'avoir échoué dans ma fonction primaire de mammifère. J'avais peur aussi que mon compagnon me quitte, que son désir d'enfant soit plus fort que son amour pour moi »,* témoigne Sandrine Dumont, qui a fondé en 2024 l'association Happy moi, pour accompagner les « sans enfants malgré eux » et les aider à sortir de l'isolement. Malgré 4 inséminations et 3 FIV, réalisées entre ses 32 et ses 39 ans, Sandrine, 52 ans aujourd'hui, n'est jamais tombée enceinte et a souffert du regard que la société portait sur elle. *« Dans les médias, on glorifie celles qui ont enfin réussi à avoir un enfant après des années de tentatives mais on ne parle jamais de celles pour qui cela n'a pas fonctionné,* s'insurge-t-elle. *On les culpabilise aussi si elles n'ont pas été "jusqu'au bout" ou si elles n'ont pas tout essayé. »* Mais que veut dire aller jusqu'au bout ? Est-ce aller au bout de sa santé physique et mentale ? *« J'avais l'impression d'être dans un tunnel qui n'était plus notre vie, alors, au bout de sept ans, mon conjoint et moi avons décidé d'arrêter car nous voulions retrouver notre amour et notre joie de vivre »,* poursuit Sandrine.

> **C'était comme si je devais justifier mon existence sur cette terre et prouver que je n'étais pas un parasite social**
>
> Sandrine Dumont, fondatrice de l'association Happy moi

Pas facile, lorsque l'infertilité devient irréversible, de retrouver un nouveau sens à sa vie ou d'affronter la maladresse des autres… *« J'ai entendu plusieurs fois : mais que vas-tu faire de ta vie maintenant que tu sais que tu n'auras pas d'enfants ? C'était comme si je devais justifier mon existence sur cette terre et prouver que je n'étais pas un parasite social »,* s'indigne Sandrine. Elle a plusieurs fois réclamé à l'Agence de la biomédecine des statistiques sur les échecs de la PMA (par exemple en fonction de l'âge et de la pathologie) qui permettraient sans doute à d'autres de faire des choix plus éclairés sur la poursuite, ou non, de leur parcours. Mais n'a jamais obtenu de réponse.

De petits rituels symboliques

« L'infertilité est encore taboue dans la plupart des sociétés car elle touche à un sujet difficile : l'incapacité d'une société à se renouveler, rappelle l'anthropologue Noémie Merleau-Ponty. *À une époque où la dénatalité devient un sujet politique important, on entre aussi dans une ère pronataliste où on préfère sans doute s'intéresser aux moyens d'avoir davantage d'enfants qu'aux raisons pour lesquelles certains n'en ont pas. »* Pour lever le tabou et aider les patientes à verbaliser leur expérience douloureuse, la chercheuse organisera en octobre prochain un atelier de médiation artistique pilote qui, espère-t-elle, l'aidera à lever des fonds pour financer d'autres ateliers similaires dans les hôpitaux et les cliniques.

À l'association Happy moi, certaines réalisent aussi, parfois avec l'aide d'une art-thérapeute, des petits rituels symboliques autour de ce deuil pas comme les autres : carnets de deuil, dessins, collages, lettre à l'enfant qu'on n'a pas eu. *« C'est important de garder une trace physique de ce qui n'a pas abouti mais a existé dans notre tête et notre cœur,* conclut Sandrine Dumont. *C'est aussi une manière de transcender la douleur, de lui donner sa place plutôt que de la garder tapie au fond de soi… »*

** Auteur du livre « Baby Fiver, immersion dans les coulisses de la PMA », Université Paris Cité, à paraître le 4 septembre.*